

Recherches sociographiques



L'interattraction spatiale : analyse historique, 1871-1985

Daniel Fournier

Volume 32, Number 2, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056605ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056605ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, D. (1991). L'interattraction spatiale : analyse historique, 1871-1985. *Recherches sociographiques*, 32(2), 151–174. <https://doi.org/10.7202/056605ar>

Article abstract

After an era of geographical expansion, for the past half-century the population of Quebec has been moving back toward the Saint Lawrence Valley. In general, it tends to meld together into a megalopolis into which the former localities are absorbed. These movements of dispersion followed by regrouping have substantial effects on social relations and consequently on behaviors, especially here where relations of chance encounter and between neighbors and blood relations were more significant than in the more modern and mobile societies in the rest of North America.

L'INTERATTRACTION SPATIALE : ANALYSE HISTORIQUE, 1871-1985

Daniel FOURNIER*

Après une ère de dilatation géographique, la population du Québec reflue, depuis un demi-siècle, vers la vallée du Saint-Laurent. Elle tend, en général, à fusionner en une mégapole où les anciennes localités se diluent. Les effets de ces mouvements de dispersion puis de rapprochement sur les relations sociales et, par là, sur les conduites, sont substantiels. D'autant plus ici où les rapports de face-à-face, de voisinage et de parenté pesaient plus lourd que dans les sociétés plus modernes et plus mobiles du reste de l'Amérique du Nord.

La proximité géographique des populations agit sur leurs échanges mutuels et, par le fait même, sur le comportement des personnes. Appliqué à fond, ce principe évident mène à de surprenantes découvertes. En témoigne la fécondité des modèles gravitationnels d'analyse économique, géographique et historique. (RACINE et RAYMOND.) La sociologie tire-t-elle son plein parti de cette approche ? On peut en douter. Certes, plusieurs travaux sociologiques s'en inspirent, mais, dans l'ensemble, les effets sociaux spécifiques au rapprochement ou à la dispersion des populations demeurent flous. Nous en proposons ici un examen préliminaire sur les sociétés québécoise et, à titre comparatif, ontarienne.

1. *Au sujet de la démarche*

En 1952, aux confins de la Gaspésie, presque à la frontière de l'Acadie et du Québec, Marcel RIOUX déniché une singulière communauté, les Gascons de Belle-

* Cette recherche débuta à l'Institut québécois de recherche sur la culture, sous la direction de Gary Caldwell dont l'aide fut indispensable ; elle bénéficia également des avis de Jean-François Tardif que je remercie.

Anse. La sociabilité de voisinage y transcende et intègre des sphères (religiosité, parenté, travail) qui d'habitude, au Canada français, ont une autonomie plus affirmée. La pêche, la coupe du bois, l'assistance à la messe, tous les loisirs participent de cette convivialité en quoi se résolvent d'ailleurs conflits et désirs d'évasion. Tel est le rapport au groupe que rien d'étranger au hameau n'intéresse les Gascons, sauf si l'un d'eux est concerné. La radio n'ébranle pas cette attitude. Pour les relations sociales, l'«autoattraction» de la localité sur elle-même prévaut donc sur ses liens avec d'autres îlots démographiques. Mais les Gascons auraient-ils les mêmes attitudes s'ils habitaient, par exemple, entre Montréal et Trois-Rivières, sollicités, en tout temps, de très près par des populations bien supérieures en nombre ?

À l'instant où Rioux observe ses Gascons, le Québec émerge d'une extension séculaire de l'écoumène. Les distances entre communautés s'étiraient sans cesse. Des groupes homologues durent se former ailleurs dans la province : la conduite des Gascons exagère, en quelque sorte, l'aboutissement d'une tendance centenaire. Mais après la Seconde Guerre mondiale, le peuplement se concentre autour de Montréal. La mégapole entre en gestation. De quoi s'accompagnent ces éparpillements et ces resserrements quant au comportement social ? Quelle est, d'une manière générale, l'incidence du voisinage géographique des groupes humains sur la manière de vivre ? Nous tenterons de le savoir par l'approche gravitationnelle. Nous utiliserons ses prémisses pour établir un indicateur permettant de mesurer, dans le temps et à l'échelle de la province, le *degré moyen de proximité spatiale* entre les populations des divisions de recensement. L'évolution de ce «facteur d'attraction», comme nous le désignerons pour des raisons exposées plus loin, sera ensuite confrontée à celle d'une pluralité de variables sociales.

2. Question de méthodologie

En 1929, REILLY découvre empiriquement que l'attraction commerciale d'une ville augmente avec la taille de sa population et baisse avec le carré de la distance. On trouve bientôt que plusieurs autres liens mesurables entre collectivités se réduisent, eux aussi, en équations spatiales. En 1948, STEWART propose une formule générale pour évaluer la force d'attraction démographique (F) entre deux populations (P_i et P_j), séparées par une distance (D) :

$$F = \frac{P_i P_j}{D^2}$$

À la faveur de quelques transpositions, par exemple, concernant l'exposant de la distance, des applications de cette hypothèse révèle son pouvoir prédictif en plusieurs domaines. Stewart et Zipf, principaux instigateurs de l'approche gravitationnelle, étendent leurs conclusions bien au-delà de la sphère économique : démographie, santé collective, circulation des êtres et des messages. (STEWART ; ZIPF.)

Nous nous fonderons sur leur formule pour apprécier, sous un angle sociologique, l'interattraction globale d'un ensemble de localités, sur deux territoires distincts : le Québec et l'Ontario. Contrairement à la coutume dans ce type de recherche, il ne s'agira pas de comparer des lieux selon quelque critère : c'est la distribution spatiale des populations, prise en un tout pour chaque province, que nous retiendrons. Nous en examinerons les causes et les effets par une analyse chronologique.

Chacun des regroupements de population éparpillés sur une aire exerce une attraction sur chaque autre. Tous ensemble forment un système global d'interaction. La perspective gravitationnelle évalue l'effet, sur cette interaction, de l'éloignement spatial entre eux. Nous avons utilisé pour ce faire les données du gouvernement canadien, qui rangent les habitants en divisions de recensement, dessinées sur le territoire des provinces. En une première étape, nous avons calculé la somme théorique des attractions réciproques entre ces divisions au moyen d'un « indice global d'interattraction » :

$$\Sigma \frac{P_i P_j}{D^2}$$

L'indice global d'interattraction (I.G.I.), où P_i désigne la population d'une division donnée, P_j , celle d'une autre division de la même province et D , la distance entre elles¹, permet de mesurer, d'une année à l'autre, l'évolution théorique de l'interaction entre tous les regroupements de populations découpés par les recensements.

Mais cet indice n'atteint pas encore notre but, qui est de cerner l'effet précis de la dispersion spatiale, car il dépend tout autant de la taille de la population globale que de sa distribution dans l'espace. Il peut très bien augmenter, ou diminuer, sans que ne change la répartition des habitants entre localités plus ou moins distantes : il suffira qu'augmente, ou diminue, la population de la province. Mais il est possible d'isoler l'incidence théorique de la distribution spatiale.

Supposons qu'une innovation technique supprime l'effet de la distance dans les échanges entre populations. La force d'attraction entre deux localités se calculerait alors simplement par $F = P_i P_j$, diviser le produit par la distance n'étant plus nécessaire. De même, l'I.G.I. se mesurerait par $\Sigma P_i P_j$ et serait alors beaucoup plus élevé. Là où, par exemple, $\Sigma(P_i P_j)/D^2$ égalerait six, $\Sigma P_i P_j$ pourrait valoir six mille ; c'est-à-dire qu'en ce cas le degré d'interattraction est mille fois moindre, ou supérieur, selon que joue, ou non, la distance. Le rapport entre $\Sigma P_i P_j$ et $\Sigma(P_i P_j)/D^2$ indique

1. L'ordinateur a calculé les distances grâce à un diagramme cartésien où chaque division est marquée par un point correspondant à son centre de gravité démographique.

donc l'effet de la dispersion spatiale sur l'interaction entre groupes humains. Notre exemple se traduirait par l'équation suivante :

$$\frac{\Sigma(P_i P_j)/D^2}{\Sigma P_i P_j} = \frac{6}{6\ 000} = 0,001$$

Ce quotient exprime ce que nous nommerons le facteur d'attraction (F.A.). Il augmente lorsque la population se rassemble en des divisions rapprochées, et baisse lorsqu'elle se disperse, cela indépendamment de sa taille. Notez que cette formule ne concerne pas l'interaction entre personnes, mais entre regroupements de population. Elle ne mesure pas non plus, à proprement parler, le degré de concentration ni d'urbanisation d'une population : bien interprétée, elle peut cependant en indiquer le cours général.

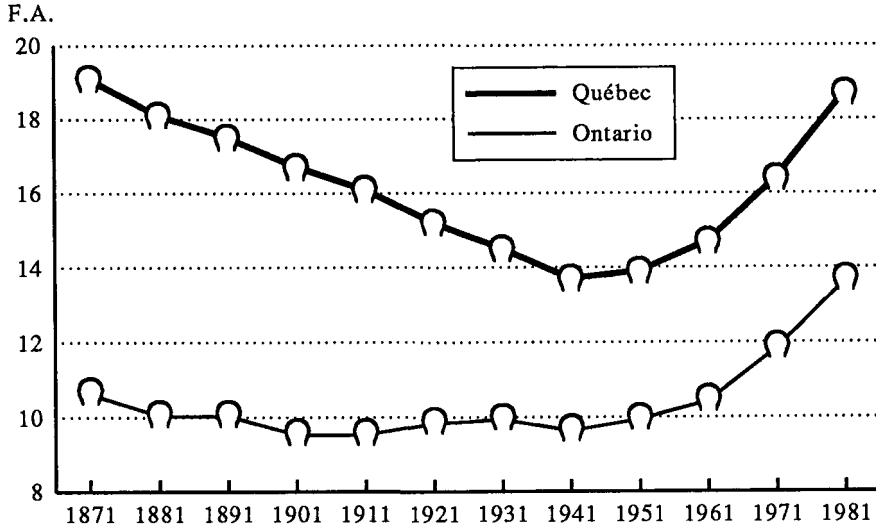
Un exemple en fera mieux ressortir l'intérêt et la signification sociologique. Prenons un cas de baisse du facteur d'attraction. Soit un territoire où seule une minorité de localités, éloignées entre elles, connaissent une croissance de leur population. Les échanges s'intensifient en chacun de ces lieux, mais entre gens qui, tous, participent d'une même socioculture locale. Les habitants de ces endroits, attirés par leur propre masse, tendront de plus en plus, socialement, à se replier sur eux-mêmes. Une hausse du F.A. facilite au contraire les interférences et « interfécondations » entre différents continuums socioculturels, car alors le poids des attractions entre localités augmente relativement à celui des « autoattractions » locales. Nous verrons d'ailleurs que c'est pour les phénomènes tenant à la socioculture que l'utilisation du facteur d'attraction paraît la plus féconde.

Nous avons calculé la valeur du facteur pour le Québec et l'Ontario aux dix ans, de 1871 à 1981. (Graphique 1.) Statistique Canada livre, depuis 1967, des estimations annuelles de la population des divisions de recensement, qui nous ont permis de le mesurer pour chaque année, de 1966 à 1985, et chaque province.

Venons aux liens chronologiques entre le F.A. et d'autres variables. Une corrélation même très élevée entre deux séries annuelles risque de ne rien signifier si l'on ne neutralise pas leur tendance de long terme. Ainsi, en s'en tenant aux données brutes, on trouverait une assez forte correspondance entre le nombre de téléviseurs et la taille de la population du Québec, de 1953 à nos jours. Mais on n'en pourrait rien conclure sur la relation des deux variables : elles connaissent en effet (pour des raisons différentes) un même penchant à augmenter. Ce parallélisme superficiel se traduit mathématiquement par un coefficient de corrélation fortement positif dont il réduit en conséquence l'intérêt. Cette difficulté s'élimine par la méthode CZARNOCKI dont la première étape consiste à établir, par une équation logquadratique, la tendance à long terme pour chaque variable (hausse ou baisse, accélération ou décélération). On en prédit ensuite la valeur attendue pour chaque point dans le temps. La comparaison de ces valeurs aux valeurs observées dégage des résidus, variations demeurées inexplicables par l'équation. Ces résidus sont dès lors considérés comme une nouvelle

GRAPHIQUE 1

Évolution du facteur d'attraction (par 100 000 habitants), Québec et Ontario, 1871-1981.



variable, formée des écarts ponctuels par rapport à la tendance à long terme. Ainsi, le graphique 2 montre les résidus extraits des courbes du F.A. au Québec et en Ontario, de 1871 à 1981. Nous avons calculé ceux de toutes les variables en jeu. Leur mise en corrélation isole la liaison temporelle entre chaque paire de variables. En décalant une série par rapport à l'autre de un, de deux ou de trois ans, il est aussi possible de repérer une liaison consécutive, voire causale. Tous les coefficients de corrélation entre les séries chronologiques mentionnés plus loin relèvent de la méthode Czarnocki. Aussi, lorsque nous parlerons d'un rapport entre la «hausse» du F.A. et, par exemple, la «baisse» de telle variable, il ne s'agira toujours que d'écarts par rapport à la tendance à long terme.

Dernier point: les variables. Nous sommes tributaires des statistiques gouvernementales qui ne sont pas réunies en fonction des chercheurs! Certaines, comme le taux de naissances hors mariage, présentent un intérêt sociologique immédiat. D'autres, c'est le cas des homicides et des suicides, exigent une interprétation aidée de références. Or la société ontarienne n'a pas fait l'objet d'une littérature aussi étoffée que la québécoise; sans parler des statistiques provinciales: celles du gouvernement québécois sont beaucoup plus fournies, accessibles et analysées que celles de l'Ontario. L'analyse des correspondances relevées avec l'Ontario en est plus risquée. Aussi notre étude ne se focalisera-t-elle que sur le Québec, l'Ontario jouant le rôle de société de contrôle.

Sans doute notre démarche a-t-elle suscité maintes réserves parmi les experts ? Peut-on ainsi isoler le Québec de l'Ontario dans une analyse sur l'interaction spatiale ; l'agglomération outaouaise ne mord-elle, ne rayonne-t-elle pas sur les rives des deux provinces ? On dira encore que l'évolution technologique, plus que celle de l'éloignement, conditionne les liaisons entre regroupements de population. Ces objections valent surtout pour la sphère économique. Sous ce rapport, le Québec et l'Ontario participent bien d'un même axe. Maurice YEATES le démontre en un remarquable ouvrage où il mentionne cependant que l'analyse des flux téléphoniques entre villes — bons indicateurs des relations sociales — révèle que, sous cet angle, les deux provinces constituent des réseaux cohérents, mutuellement exclusifs, qui recoupent d'ailleurs le clivage spatial anglais/français. Un circuit commercial s'ajustera très vite au progrès technique, en s'élargissant. Mais d'autres liens (matrimoniaux, amicaux, associatifs, etc.), où jouent des rapports quotidiens et interpersonnels, n'emboîteront guère aussitôt le pas. Des marchandises circulent plus aisément que des gens ancrés chez eux par la nécessité, l'habitude, le goût, la sociabilité ou l'affection. Bien des connexions sociales se nouent à l'intérieur d'isolats où le critère de la proximité est souvent décisif. Quant au strict effet de l'équipement communicationnel sur le comportement, il peut de toute manière se mesurer par la méthode Czarnocki, en prenant comme indicateurs le nombre de téléphones ou d'automobiles par habitant. Des corrélations partielles permettront ensuite de neutraliser cette incidence chaque fois qu'est détectée une relation mettant en cause le facteur d'attraction.

3. *De la longue durée (1871-1981)*

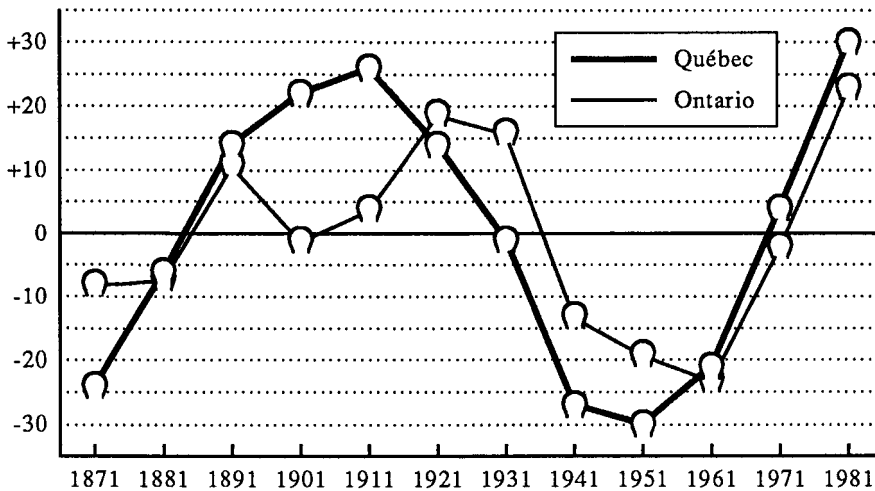
Le graphique 1 montre donc la baisse des facteurs d'attraction québécois et ontarien jusqu'en 1941, puis leur remontée d'allure exponentielle. Nous voyons ensuite, sur le graphique 2, que les oscillations à court terme des deux F.A. vont globalement de pair : les deux courbes s'y relient par un coefficient de corrélation de $r = +0,79$. Restent des différences notables. Tout au long de la période 1871-1981, le facteur du Québec demeure environ de moitié supérieur à celui de l'Ontario. D'autre part et jusqu'en 1941, les deux trajectoires ne sont pas les mêmes. Au Québec, on glisse sur un plan assez droit. En Ontario, on chemine de façon irrégulière et on connaît même une remontée de 1901 à 1931, suivie d'une rechute en 1941. Quelques conditions suffisent à interpréter ces parallélismes et ces divergences.

La supériorité du facteur d'attraction québécois sur l'ontarien tient partiellement à la façon dont on a tracé les divisions de recensement. Elle s'explique surtout par les superficies effectivement occupées des deux provinces. L'écoumène dense n'y couvre qu'une fraction du territoire, située au sud. Maurice YEATES (p. 24-28) a chiffré cette zone de haute densité démographique : 70 000 kilomètres carrés au Québec (Outaouais, vallée du Saint-Laurent et Cantons-de-l'Est) et 100 000 en Ontario (triangle du sud, bordé par les Grands Lacs, le parc Algonquin et l'Outaouais). Puisque la population ontarienne s'étale sur une aire plus vaste que la

GRAPHIQUE 2

Variations décennales du facteur d'attraction, Québec et Ontario, 1871-1981.

F.A.

 $r = + 0,79$

québécoise, il est compréhensible que les distances entre regroupements de population y soient supérieures, ce qui rabaisse immédiatement le facteur.

Un second effet de cette différence de superficie réside en ce que, à taille égale, la métropole économique du Québec laisse moins de latitude que celle de l'Ontario à l'expansion d'autres villes d'importance, puisque sa niche est plus réduite. De surcroît, la concentration montréalaise demeure, jusqu'à une date récente, plus peuplée que la torontoise, livrant une compétition d'autant plus rude à ses voisines. En 1871, 48 % de la population urbaine du Québec loge sur l'île de Montréal et 50 %, en 1941.² Les proportions correspondantes pour le comté de York, où se trouve Toronto, s'établissent respectivement à 20 % et 30 %. Cette conjugaison (espace plus restreint et métropole plus peuplée) rend compte de ce qu'en 1941 il n'y ait au Québec, en plus de Montréal, que cinq villes de 20 000 habitants et plus, contre seize en Ontario, outre Toronto. Cette circonstance contribue à expliquer la divergence entre l'évolution québécoise et ontarienne des F.A. jusqu'en 1941.

Dès 1871, toutes les terres labourables de la vallée du Saint-Laurent sont occupées: la population ne peut augmenter que là où se créent des emplois non agricoles, lesquels sont aspirés par Montréal. C'est seulement au-delà d'un rayon de

2. Nous avons considéré comme urbaine toute agglomération de mille habitants et plus.

cent kilomètres de cette ville qu'émergent des pôles de croissance urbaine, tels que Sherbrooke ou Trois-Rivières; en deçà n'existent que de petits centres, souvent stagnants, comme Saint-Hyacinthe, Saint-Jean ou Sainte-Thérèse. Et c'est très loin de la métropole, sur les fronts de colonisation (Côte-Nord, Gaspésie, Lac-Saint-Jean, Nord-Ouest) que le croît atteint son maximum. Si bien que la pression démographique rabat une partie de l'accroissement naturel vers la métropole, toujours plus peuplée, et une seconde vers les marges extérieures. L'augmentation de la population se concentre donc vers un noyau central et vers ses périphéries. Elle est alors, régulièrement, la plus forte dans des lieux toujours plus distants les uns des autres. Ce qui entraîne une chute non moins régulière du facteur d'attraction. Tout autre est le schéma ontarien. Ici point ou guère de mouvements vers les terres froides du Nord: ils ne sont d'ailleurs motivés, sauf dans le Nord-Est, que par l'exploitation de mines. Contrairement à Montréal, Toronto s'entoure assez tôt d'une importante couronne urbaine, le facteur s'en trouvant rehaussé. Voilà pourquoi, après une baisse jusqu'en 1901, il tend ensuite, jusqu'en 1941, à se stabiliser.

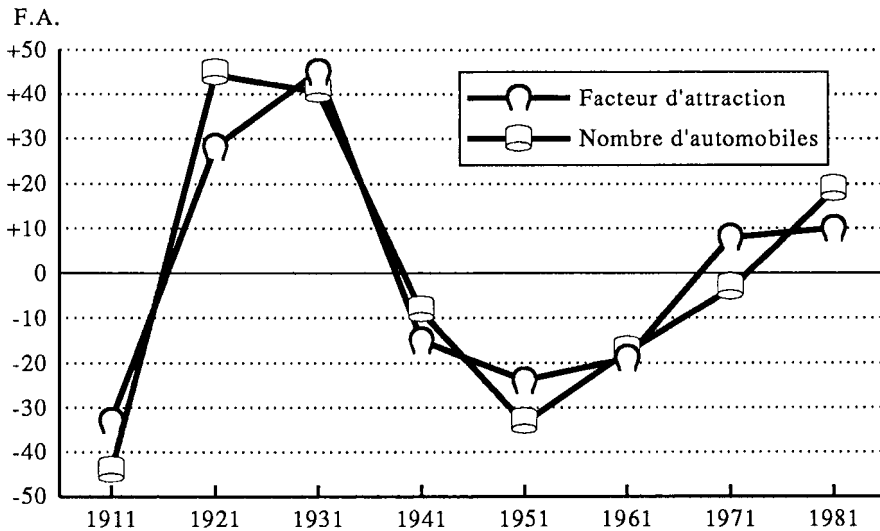
Quant à son ascension simultanée au Québec et en Ontario après 1941, elle coïncide avec la montée puis la prévalence du secteur tertiaire dans la structure des emplois. La concentration démographique autour des grands centres se voit encouragée: la production des services, davantage que celle des biens, dépend de la proximité et la taille du marché. Cependant, après extraction des tendances à long terme, il ne subsiste aucun lien significatif entre facteur d'attraction et pourcentage d'emplois dans l'un quelconque des trois secteurs économiques (primaire, secondaire ou tertiaire) ni au Québec ni en Ontario entre 1901 et 1981. La structure économique ne peut donc, à elle seule, rendre compte des variations à court terme du facteur. Elles correspondent toutefois, par $r = +0,95$ au Québec et $r = +0,94$ en Ontario, aux fluctuations du nombre d'automobiles trois ans plus tôt. (Graphique 3.)

La relation s'explique aisément. La fluidité des transports avantage économiquement les grandes concentrations aux dépens des petites. (RACINE et RAYMOND, p. 94-98.) Avec le développement de la circulation routière, l'attraction commerciale métropolitaine s'exerce plus librement et à plus grande distance. La poussée tertiaire amplifie encore ce magnétisme, nous avons vu pourquoi. Surtout, l'autoroute permet la coulée d'amples banlieues autour de Montréal et de Toronto. Dans l'après-guerre, quand l'auto se répand massivement, de vastes conurbations prennent forme, articulées sur les deux métropoles. Elles absorbent une fraction croissante de la population des deux provinces. Le facteur d'attraction se rehausse dès lors, ici et là, pour grimper de plus en plus rapidement jusqu'aux années quatre-vingt.

Voyons les effets, ceux du moins que les statistiques accessibles peuvent révéler. Sur une aussi longue période, il n'y a guère que les résultats électoraux qui offrent des séries chiffrées de quelque intérêt. Encore n'avons-nous fait de trouvailles que pour le Québec. Une première constatation étonnera peu: sur cent vingt ans, l'ampleur des majorités parlementaires se relie au facteur d'attraction, par un coefficient de $r = +0,61$. Nous l'avons calculé en comparant l'évolution du facteur, de

GRAPHIQUE 3

Variations décennales du facteur d'attraction et du nombre d'automobiles trois ans plus tôt, Québec, 1911-1981.*



$$r = + 0,95$$

* Les données en matière d'automobiles couvrent les années 1908 (pour 1911) à 1978 (pour 1981).

1871 à 1981, à celle du pourcentage de députés majoritaires à l'Assemblée nationale, lors des deux premières élections de la décennie commençant à chaque recensement. La proximité et donc l'interaction entre regroupements de population tend à homogénéiser le vote.

Plus surprenant est le coefficient³ de $r = + 0,92$ entre le vote libéral provincial et le facteur d'attraction, des années 1870 aux années 1960. (Graphique 4.) Cette corrélation constitue une sorte de preuve par l'inverse de l'hypothèse que défend Vincent LEMIEUX dans son ouvrage sur l'île d'Orléans. Notre auteur observe que deux principes s'y affrontent dans l'organisation de la vie commune : la parenté, axée sur l'harmonie ; la politique, axée sur le conflit. Cet antagonisme se répercute sur le comportement électoral. La parenté était une sorte d'isolationnisme paroissial peu compatible avec les clivages partisans autour d'enjeux extérieurs et, plus généralement, avec les disputes suscitées par la «politification» de la société. Or, en réponse au non-interventionnisme des bleus, les rouges prônaient une extension de

3. La méthode de calcul est la même que pour la relation entre le facteur et l'ampleur des majorités électorales.

l'activité gouvernementale dans la vie civile. De là, le moindre vote libéral des paroisses où le réseau parental est plus dense et mieux articulé, par crainte des frictions entre proches qui résulteraient du patronage ou de la «partisanerie». Lemieux projette son analyse à l'ensemble du Québec jusqu'à la Révolution tranquille. L'attraction interrégionale exerce ici un effet contraire à celui de la parenté. Elle tire la collectivité du face-à-face paroissial et l'implique dans des débats à grande échelle, domaine par excellence du politique. L'influence entre régions crée aussi une sphère relationnelle plus ample et plus anonyme, dans laquelle les débats d'innovation recèlent une moindre charge affective.

D'ailleurs, dans une telle société où le souci du *consensus* paralyse les petits groupes, le changement ne peut survenir qu'à un plan supralocal. Mais dès qu'un mouvement triomphe à ce niveau, la même horreur des chicanes obligera les localités à le suivre. Ainsi s'expliquent la brusquerie et la simultanéité des changements de mentalité survenus au Québec depuis la Seconde Guerre (adoption de l'auto, désacralisation, étatisme, promotion féminine). L'incidence de l'attraction entre localités est donc ici cruciale.

4. *Des variations annuelles (1966-1985)*

Nous examinons des glissements de structures, étalés sur des dizaines d'années. C'est la conjoncture annuelle qui nous retiendra maintenant pour un bien plus grand nombre de variables. Le facteur d'attraction y chemine parmi des séries très diverses : de concert avec les unes, précédant ou devançant plusieurs autres qui se correspondent très souvent. L'énumération de toutes les corrélations dégagées serait inopportune, la plupart s'expliquant en réalité par une tierce variable. Nous nous limiterons donc aux seules relations qui, après traitement approprié (corrélation partielle), s'avèrent irréductibles. Nous insisterons aussi davantage sur les *suites* du F.A. que sur ses *antécédents*.

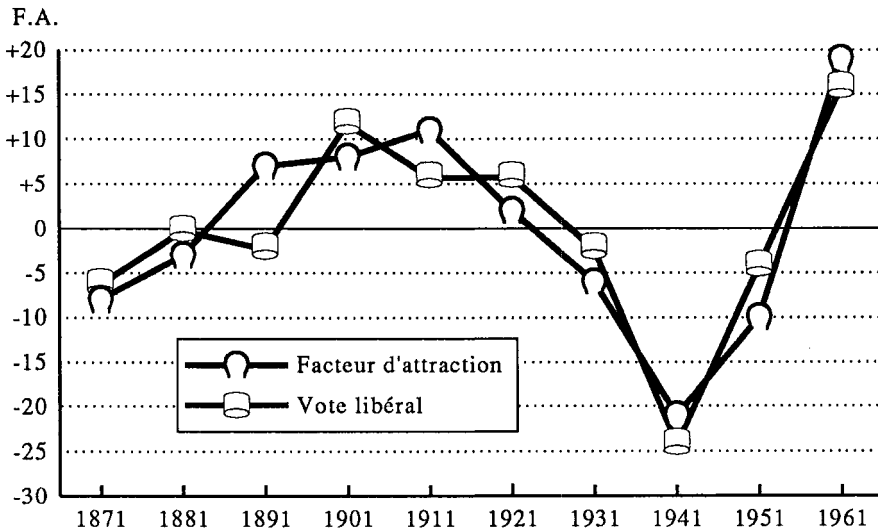
Les données de cet exercice proviennent du projet de recherche Québec/Ontario, sous la direction de Gary Caldwell, de l'Institut québécois de recherche sur la culture (I.Q.R.C.), qui vise à prolonger son analyse de l'évolution comparée des sociétés québécoise et ontarienne depuis 1950. Aux variables que CALDWELL et CZARNOCKI utilisent, nous ajoutons celle de la mortalité par cardiopathie ischémique pour la population des trente-cinq ans et plus.

a) *Les facteurs de variation*

Nous avons remarqué qu'à l'échelle décennale le nombre d'automobiles influe sur le facteur d'attraction. Lorsqu'on passe aux variations annuelles, de 1966 à 1985, la relation globale cède le pas à d'autres incidences, plus immédiates. Au Québec, l'évolution du revenu disponible par habitant (en dollars constants) se relie à celle de notre facteur deux ans plus tard par une corrélation de $r = +0,80$. Une liaison de

GRAPHIQUE 4

Variations décennales du facteur d'attraction et du pourcentage de votes pour le Parti libéral du Québec, 1871-1961.



$$r = + 0,92$$

même type s'enregistre en Ontario, mais à une seule année de distance, et par un coefficient plus faible ($r = +0,73$). Ici, et aussi bizarre que cela puisse paraître, la variable qui semble agir avec le plus de puissance sur le facteur d'attraction est le nombre d'enseignants (du primaire et du secondaire), dans une relation de $r = -0,85$, à un an d'intervalle. On relève un résultat semblable au Québec, mais avec un délai de deux ans et par une correspondance de $r = -0,65$ seulement. Voilà qui appelle des éclaircissements.

L'incidence du revenu sur le F.A. pourrait s'expliquer par le fait que, de dépense en dépense, l'argent se draine vers les grands centres métropolitains de services, d'où, y créant de nouveaux emplois, il attire de nouvelles franges de la population. Quant à l'étrange relation inverse du nombre d'instituteurs au facteur d'attraction, elle peut s'interpréter en songeant à ce qui sous-tend cette variable. Contrairement à beaucoup de métiers, ceux du système scolaire préuniversitaire se répartissent selon les besoins des électeurs de chaque région et non pas selon les impératifs du marché. Si bien que l'existence d'une école représente la planche de salut de localités excentriques et en déclin qui autrement se dépeuplèrent. Une augmentation du corps professoral signifie l'arrivée à l'âge scolaire d'une cohorte nombreuse et donc

une création d'emplois à effet multiplicateur dans l'ensemble de la province, y compris dans les régions périphériques: construction d'édifices et de logements, services locaux. Les parents de ces enfants peuvent choisir d'y demeurer jusqu'au terme de leur scolarité. Une baisse de la quantité des maîtres traduit, au contraire, le départ des bancs d'écoles d'une portion importante de jeunes qui se dirigent, pour travailler ou étudier, vers les grands centres. Beaucoup de parents les accompagneront bientôt. Il s'ensuit une contraction de l'embauche dans les petits centres: les perdants déguerpissent à leur tour vers ceux où il y a du travail, soit encore vers les régions les plus peuplées. Les hauts et les bas du chiffre d'enseignants expriment donc une chaîne d'événements qui retentissent tous sur la répartition de la population et alors sur le facteur d'attraction.

b) *Les suites*

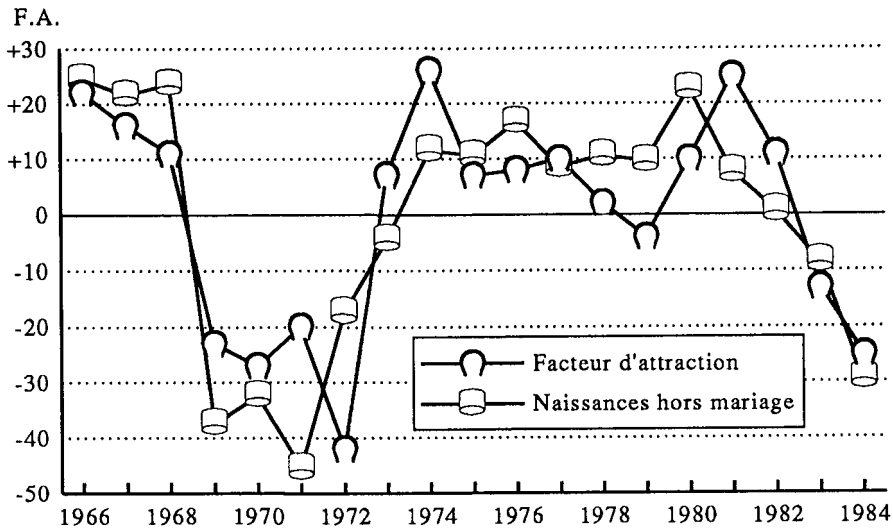
La poussée du facteur d'attraction ces dernières décennies répercute l'émergence de la mégalopole. À un monde de rangs, de villages et de quartiers tissés d'anciennes relations se substitue un univers de banlieues, de boulevards et de centres-villes. Des pivots conviviaux d'évasion s'en ressentent: tavernes, brasseries, veillées autour du pot se dissolvent peu à peu. L'intensification des rapports entre divers milieux, la pluralité des loisirs stimulés par l'interaction métropolitaine: exotisme des cuisines, des boutiques et des foules, amusements nouveaux, accès facile aux vogues et aux drogues, autant de dérivatifs qui, par exemple, remplacent les spiritueux et les habitudes qu'ils entraînent. Ainsi la montée du F.A. s'accompagne, deux ans plus tard, d'une chute de la consommation d'alcool par habitant. La relation s'établit à $r = -0,67$ au Québec et à $r = -0,72$ en Ontario.

Une forte correspondance rattache, après le même intervalle, ce facteur au taux de naissances hors mariage avec $r = +0,73$ au Québec et $r = +0,82$ en Ontario. (Graphique 5.) Les mœurs s'assouplissent avec l'apparition d'un espace social plus ample où le contrôle des familiers se relâche. À cela s'ajoute l'effet libérateur des multiples déménagements que suppose une hausse du F.A. Les migrants se soustraient au regard de leur lieu d'origine; leurs hôtes voient arriver des visages inconnus envers lesquels ils agissent davantage à leur guise.

Si, à long terme, l'automobile contribue à la poussée du facteur d'attraction, la réciproque n'est pas vraie, du moins sur les variations annuelles. Le facteur s'associe à une chute du nombre de voitures par habitant trois ans plus tard, la corrélation s'établissant à $r = -0,61$ au Québec et à $r = -0,50$ en Ontario. (Graphique 6.) La proximité des groupes rend l'auto moins indispensable: on peut s'en passer dans un centre-ville, mais guère dans un hameau excentrique. Cette même proximité accentue aussi, nous l'avons vu, l'essor de services commerciaux plus accessibles et plus diversifiés: pour se les payer, on limitera le budget dévolu au second véhicule du ménage. N'excluons d'ailleurs pas l'effet des styles de vie produits par les grandes concentrations qui offrent tant de compensation aux plaisirs et aux prestiges de l'auto.

GRAPHIQUE 5

Variations annuelles du facteur d'attraction et du pourcentage de naissances hors mariage deux ans plus tard, Ontario, 1966-1984.



$$r = + 0,82$$

À l'opposé, dans les vastes campagnes, l'ivresse du volant s'épanouit sans entraves avec l'extension des réseaux asphaltés, trouve de nouveaux exutoires avec la moto-neige et le hors-bord. Notons justement que la hausse du F.A. se relie à une baisse du nombre d'accidents automobiles mortels.⁴ Deux ans plus tard, la corrélation atteignait $r = -0,56$ au Québec et $r = -0,57$ en Ontario. Une montée du facteur signifie, en pratique, que la population se groupe dans les zones les plus urbanisées : les tragédies routières sont plus fréquentes sur les voies rurales, où la vitesse est élevée, que sur les artères urbaines, à circulation plus lente.

Au fond, ces correspondances ne surprennent guère. Quoi d'étonnant à ce que le rapprochement des populations mène à un milieu plus permissif et plus divertissant, où l'automobile baisse en importance ? D'autres résultats posent plus de difficultés.

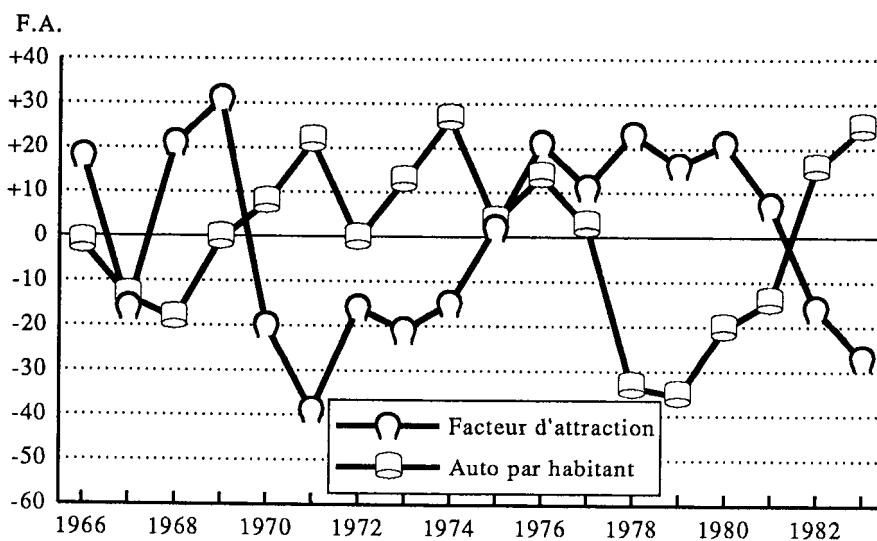
Une conjoncture particulière

La hausse du facteur d'attraction va de pair au Québec — et seulement ici — avec des variables liées aux rapports affectifs entre personnes (meurtres, suicides, divor-

4. Leur nombre n'étant pas disponible pour l'Ontario après 1975, nous avons pris comme indicateur celui des morts relatifs à la circulation routière.

GRAPHIQUE 6

Variations annuelles du facteur d'attraction et du nombre d'automobiles par habitant trois ans plus tard, Québec, 1966-1983.



$$r = -0,61$$

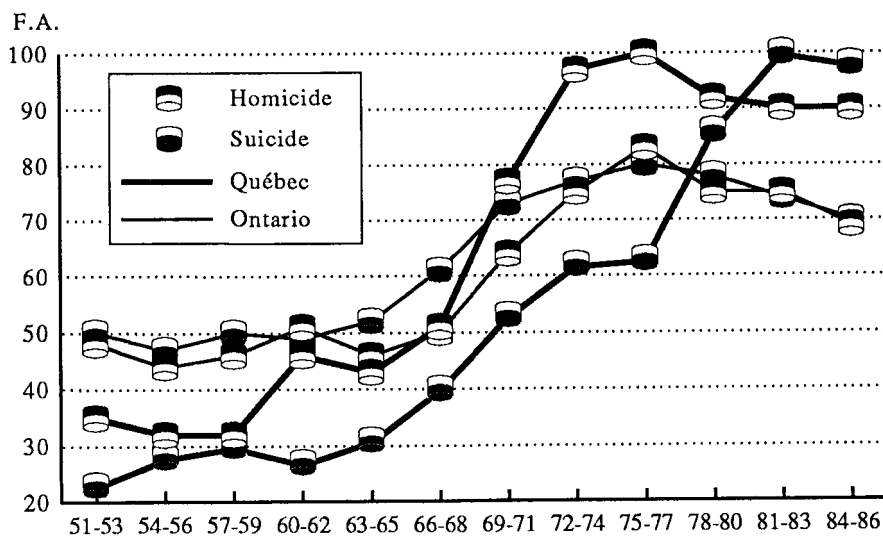
ces, mortalité par cardiopathie ischémique). Comprendre ces liaisons exige de saisir les dynamismes globaux modifiant les relations entre proches. Nous devons inscrire le jeu du F.A. dans la perspective d'une transformation des mœurs, qui, d'ailleurs, se précipite après 1966.

Une chute verticale de la fécondité annonce dès 1965-1968 un bouleversement des échanges interpersonnels. Viennent le «boom des divorces» au tournant des années soixante-dix, puis la baisse de la nuptialité après 1972, tous deux plus marqués ici qu'ailleurs. La province, qui se caractérisait jadis par le conservatisme des usages, se retrouve bientôt à l'avant-garde. (B.S.Q., 1984: 52-55 et 64-70.) Dans la foulée se multiplient les accrocs: signes de troubles relationnels, homicides et suicides. D'abord moindres au Québec, leurs taux y deviennent supérieurs. La séquence autant que l'ampleur des poussées démarque l'évolution québécoise. (Graphique 7.)

Deux phases s'en détachent nettement: bond des homicides de 1966-1968 à 1972-1974; bond des suicides de 1975-1977 à 1981-1983. Ce dernier est aberrant. Les suicides québécois se multiplient en effet au moment où, à l'inverse, fléchissent les trois autres courbes. Quelques statistiques sont parlantes à ce sujet. De 1951 à 1986, les taux d'homicides et de suicides ontariens ainsi que le taux d'homicides

GRAPHIQUE 7

Taux* de suicides et d'homicides par groupe de trois années, Québec et Ontario, 1951-1986.



* La valeur 100 correspond au taux maximal atteint par le Québec.

québécois sont interreliés par des coefficients dépassant $r = +0,60$.⁵ Le taux de suicides au Québec fait exception, n'étant rattaché aux trois autres variables que par des corrélations faibles et peu significatives.⁶

Nous nous sommes aussi interrogés sur les conditions immédiates de ces drames. Les résultats les plus intéressants ont un rapport avec le comportement familial. Toujours pour la période 1951-1986, existe au Québec un lien de $r = -0,74$ entre l'évolution du taux de reproduction et celle du taux d'homicides deux ans plus tard ; 54 % des meurtres annuels « s'expliqueraient » donc par des événements liés à la baisse des naissances. Cette proportion atteint 47 % en Ontario. Quant au taux de suicides, le même pourcentage n'arrive qu'à 29 % seulement au Québec contre 70 % dans l'autre province ! Mais si l'on s'en tient aux seules années 1951-1975, donc avant la flambée du taux de suicides québécois, sa correspondance avec le taux de reproduction deux ans plus tôt s'établit à $r = -0,74$, soit une variance « expliquée » à

5. Taux d'homicides au Québec et en Ontario, $r = +0,71$; taux d'homicides au Québec et de suicides en Ontario, $r = +0,64$; taux d'homicides et de suicides en Ontario $r = +0,64$.

6. Avec le taux d'homicides au Québec, $r = +0,35$; avec le taux d'homicides en Ontario, $r = +0,33$; avec le taux de suicides en Ontario, $r = +0,46$.

54 %. Jusqu'au milieu des années soixante-dix, cette variable semble donc répondre aux mêmes conjonctures sociales et familiales que les trois autres (homicides québécois, homicides et suicides ontariens); elle prend alors un tour singulier qui pourrait révéler beaucoup sur l'évolution spécifique du mode de vie au Québec. Nous y reviendrons.

Ces violentes poussées se résorbent globalement en un schéma durkheimien. La longue prospérité d'après-guerre, le progrès technique et la permissivité de l'époque, surtout après 1960, élargissent soudain l'aire du possible. D'où une subite volonté d'affranchissement dont, au palier familial, la chute des naissances livre un premier signe. Bientôt une ruée dans les brancards aiguise les rivalités, rompt les solidarités et entraîne ainsi meurtres et autodestructions. Il est à cet égard éloquent que, sauf pour les suicides québécois, il y ait reflux de ces drames vers la fin des années soixante-dix : le fléchissement de la croissance économique, après 1974, semble tempérer les ardeurs. Tout cela se conjugue et interfère au Québec avec la brusque modernisation d'une société tissée serré autour de la famille traditionnelle, ce qui en amplifie les conséquences. Surtout depuis la Seconde Guerre, des accès de modernité y secouent, l'un après l'autre, toutes les sphères de la vie relationnelle. Des innovations comme le téléviseur, la pilule, la libération de la femme surprennent l'Ontario avec moins de perturbations, car elles y surviennent dans une collectivité déjà très modernisée.

L'Ontario précède le Québec dans l'ère des communications modernes. Elle dispose, en 1951, de deux fois et demie plus d'autos et de moitié plus de téléphones par habitant.⁷ Le rattrapage ne s'effectue que dans les années soixante-dix sur le plan quantitatif et peut-être plus récemment encore pour la pleine assimilation de ces instruments. L'enquête de CALDWELL et CZARNOCKI (p. 393) montre ainsi que, pour la période 1950-1974, l'évolution du réseau téléphonique se répercute beaucoup plus vivement sur la société ontarienne que sur la québécoise. La contrepartie logique en serait que les relations de face-à-face recèlent plus de poids au Québec et aussi que l'isolat relationnel y couvre une aire plus réduite. De cela, une carte des flux téléphoniques entre villes, en 1967, livrerait une certaine idée. (YEATES, p. 235.) La zone de rayonnement des métropoles régionales, circonscrite par la direction des flux, est sensiblement plus grande en Ontario qu'au Québec. Le magnétisme de Toronto s'exerce sur une surface double de celle de Montréal, et ce, malgré que la dernière concentration soit alors plus populeuse. Maurice YEATES (p. 196) fournit une autre pièce au dossier : les Québécois se déplacent moins loin de leur résidence que les Ontariens pour leurs achats de services, contribuant ainsi à la survie des nombreuses petites municipalités caractéristiques du Québec. On nous apprend que les Canadiens français ont « une tendance beaucoup plus marquée que les Canadiens de langue anglaise à s'établir dans le quartier où habitent leurs parents ». (*Id.*, p. 134.) Ce qui nous ramène au lien dégagé par Vincent Lemieux entre réseau de parenté et isolationnisme local. Le Québécois occupe donc un univers plus limité que l'Ontarien jusqu'aux années soixante-dix au moins. Colette Moreux en examine modalités et

7. Ces données proviennent du projet de recherche Québec/Ontario.

conséquences dans une étude sur les changements de mœurs et de mentalité à Douceville, petite ville du centre de l'écoumène québécois au tournant des années soixante-dix.

Sous un modernisme de commande, elle découvre une sociabilité plutôt traditionnelle et renfermée, axée ou modelée sur les relations de parenté. Une éthique pointilleuse « désamorce toute agressivité chez le partenaire » : entre gens de perpétuel face-à-face, le moindre accroc risque en effet de précipiter une crise très grave. D'où un conformisme assez lourd, néfaste aux marginaux et, surtout, incompatible avec le pluralisme d'une modernité envahissante. Aussi l'auteure note-t-elle des dissonances, un mal de vivre, voire des troubles psychosomatiques chez un nombre croissant d'atypiques, mais pas seulement chez eux. Tout le système menace de déraiper.

Les puissants réseaux interrelationnels qui façonnent le sujet dès sa naissance, font de chacun le point d'intersection des multiples courants qu'il reçoit et qu'il émet. [...] Le meilleur équilibre du « je » résulte alors de l'évaluation la plus favorable de l'autre [...] à son égard. Mais, si l'on songe que cet autre est quotidiennement démultiplié par quinze ou vingt exemplaires [...] on conçoit bien que la société familiale puis globale soit [...] à la merci du moindre dérèglement de la minutieuse horlogerie des statuts et des rôles. (MOREUX, p. 71.)

Plusieurs dangers guettent cet équilibre : montée de l'activisme politique, qui rompt les amitiés ; logique instrumentale de l'économie moderne, qui brise l'éthique du face-à-face ; conflits de travail, qui divisent les familles. Et par-dessus tout, « On devient grave, voire agressif lorsque l'on aborde la question de la femme au foyer, cible privilégiée des attaques modernistes. » Cependant, l'ancien mode de vie se désagrège, non en raison de quelque conflit, mais par un mouvement de fond.

Désormais [...] par l'apport d'éléments étrangers et le renfermement sur soi de la cellule familiale [...] Douceville est le théâtre du phénomène de dépersonnalisation des rapports, propre à l'urbanisation contemporaine. La population émigrée le subit, la population de souche le déplore mais en même temps dans cette griserie de liberté à peine expérimentée, elles se laissent aller sans arrière-pensée au repos de l'absentéisme social. (*Id.*, p. 288s.)

Naguère la vieille éthique amortissait les querelles. Elle risque maintenant de les aggraver en pressant les unes contre les autres des personnalités qui ne le désirent plus toujours. Le desserrement des liens est donc vécu avec soulagement par une majorité heureuse de fuir une surveillance trop attentive. Aucune autre solidarité ne prenant de sitôt le plein relais, puisque cette population n'a pas l'habitude de frayer hors de ses proches, beaucoup s'engagent dans une intime solitude. Isolement dont on sort mal : le souci de la réputation, toujours ardent malgré la dilution des anciens cadres, rive chacun à une prudente réserve.

Tirons le scénario de son cachet local en le réduisant à l'essentiel. Nous obtenons une séquence à deux temps. D'abord, la sociabilité traditionnelle persiste malgré la dispersion des statuts et des affinités : conjonction génératrice de tensions et de querelles. Vient ensuite son éclatement : baisse d'agressivité, mais isolement et dépression. Deux événements extrêmes correspondent à ces deux situations : l'homicide et le suicide. La fréquence annuelle des homicides livre une indication des tensions interpersonnelles dans la population. Ces délits constituent en effet et tout au

moins pour le Québec, « une forme de criminalité essentiellement émotive » (B.S.Q., 1978 : 487), survenant le plus souvent entre connaissances et même, pour la moitié, dans la famille. De son côté, le suicide se relie à un défaut d'intégration sociale. Il renvoie au second temps, celui de l'atomisation, comme l'homicide renvoie au premier, celui de la serre chaude. Cette interprétation permet d'expliquer la venue en deux temps des grandes vagues meurtrières et suicidaires au Québec. (Graphique 7.)

En somme, des changements de mœurs, de mentalités et de désirs se précipitent dans les années soixante et soixante-dix et dérèglent bien des connexions entre proches. Ils amènent des troubles interpersonnels décelés par des poussées d'homicides et de suicides. Que celles-ci adviennent simultanément en Ontario tendrait à indiquer qu'ici ces difficultés abîment très vite les solidarités. Au Québec, la mutation est encore plus radicale, car le style de vie y demeurerait plus traditionnel. Mais le coude-à-coude, plus serré, résiste d'abord mieux à la désagrégation, au prix cependant de charges agressives démultipliées, trahies par une hausse des homicides bien plus forte qu'en Ontario.

Mais après 1975-1977, la soudaine hausse des suicides trahit une défaillance des soutiens mutuels. Pourtant, les tensions interpersonnelles diminuent alors d'intensité, si nous en jugeons par la stabilisation à la baisse du taux d'homicides. Il semble qu'un changement du contexte relationnel accélère subitement l'émancipation des personnes hors des cercles familiaux qui en perdent de leur cohésion. Longtemps contenu au Québec par les relents d'une tradition conviviale, le désir d'intimité triomphe avec d'autant plus d'éclat une fois franchi un seuil invisible dans l'ouverture des réseaux.

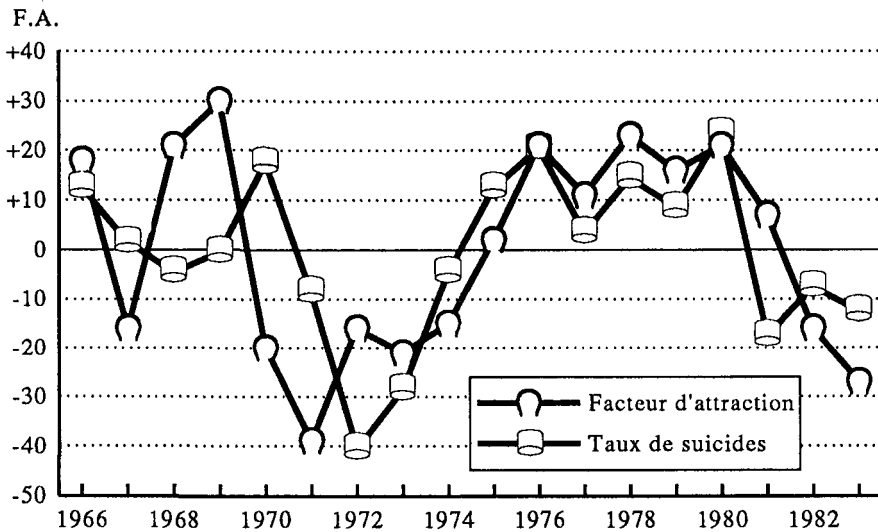
Conséquences particulières

Le rapprochement géographique des populations du Québec précipite la brisure des obligations traditionnelles. Une sphère suprarégionale happe ou décroïssonne les réseaux locaux. Les personnalités se dépêtrent des groupes restreints et de leurs antagonismes internes. Aussi, après une montée du facteur d'attraction, observe-t-on une sensible détente des rapports entre proches. Le facteur se relie non seulement à une diminution des homicides ($r = -0,67$, deux ans plus tard), mais encore à une chute des divorces ($r = -0,74$, trois ans plus tard). Car les uns comme les autres, viennent par secousses. Seulement de 1980 à 1981, par exemple, les divorces bondissent de quatorze à dix-neuf mille, après avoir baissé de mille depuis 1976 : un tel revirement ne peut venir que d'une tension générale. Il est possible de réunir homicides et divorces en une seule courbe, en standardisant puis additionnant les écarts annuels des deux variables par rapport à leur tendance respective. Nous obtenons ainsi une sorte de baromètre des tensions interpersonnelles dans la population. La correspondance entre le F.A. et, deux ans plus tard, la courbe homicides et divorces s'élève à $r = -0,75$. L'interaction entre localités, dégageant les personnes d'un entourage trop étanche et anxiogène, parviendrait donc à réduire leurs éclats.

De même s'expliquerait que le facteur d'attraction se relie à une hausse des suicides ($r = +0,52$, trois ans plus tard) et que la combinaison homicides et divorces s'associe, de son côté, à leur *baisse* ($r = -0,68$, un an plus tard). (Graphique 8.) En effet, le décroissement de réseaux trop serrés dilue les tensions entre proches, mais

GRAPHIQUE 8

Variations annuelles du facteur d'attraction et du taux de suicides (par 100 000 habitants) trois ans plus tard, Québec, 1966-1983.



$r = +0,52$

il accuse aussi l'isolement des gens. En l'absence de substitut, le retrait de l'ancienne sociabilité découvre des zones de solitude. Dès lors, moins d'agressions, plus de dépressions; meurtres et ruptures diminuent, et les suicides augmentent. L'enchaînement se résumerait ainsi:

facteur d'attraction ♦ ouverture des réseaux ♦ suicides

Mais adviennent d'autres types de liens capables de réduire le taux de suicides. Son évolution spatiale en livre une première indication. En 1970-1974, leur chiffre par cent mille habitants est de onze dans la grande agglomération montréalaise (incluant les Laurentides et la Montérégie), de dix pour les régions intermédiaires (Estrie, Mauricie, Outaouais, Québec) et de sept seulement dans la périphérie (Côte-Nord, Gaspésie, Lac-Saint-Jean, Nord-Ouest).⁸ Pour 1979-1983, le voilà respec-

8. Taux calculés d'après les chiffres de CHARRON.

tivement à seize, dix-huit et seize !⁹ Le mal s'aggrave partout, mais bien moins dans le centre et bien plus aux confins. Sur cette lancée, le taux devrait bientôt atteindre son maximum dans la périphérie. Encore ne s'agit-il que du taux brut. Considérons l'indice comparatif de mortalité¹⁰ par suicide, qui neutralise les effets de la composition selon l'âge et le sexe des populations. En 1974-1978, il atteint 1,01 dans la zone métropolitaine, 1,03 dans les régions intermédiaires et 0,85 dans les zones excentriques. Notable changement en 1979-1983 : les quotients respectifs deviennent alors 0,93, 1,11 et 1,01.¹¹ Quant au noyau montréalais (Île-Jésus et Île-de-Montréal), son indice passe de 1,13 à 1, malgré sa forte proportion de séparés et de divorcés, variables habituellement associées au suicide. Tout se présente comme si l'urbanisation, après avoir été propice à l'autodestruction, lui devenait contraire. Cela paraît évident pour le groupe des 15-19 ans : en 1979-1983, l'indice comparatif de cette classe d'âge n'est que de 0,74 pour le centre, de 1,08 pour l'intermédiaire et de 1,38 pour la périphérie. De toutes les régions sociosanitaires, celle du Montréal métropolitain présente ici le plus faible indice (0,70). (HOEY *et al.*, Tableau 3.4.) Or elle comporte la plus forte proportion d'adolescents issus de foyers monoparentaux, catégorie particulièrement exposée au suicide.

Remontons à la source. Le suicide se répand quand l'intégration sociale des citoyens se relâche, par suite de la diversification croissante de leurs affinités et de leurs projets. Livrés à leur solitude, des malheureux défontent. Cependant, l'émergence d'un vaste milieu urbain, avec sa virtualité indéfinie de partenaires, occasionne de nouveaux liens, justement fondés sur les similitudes de goûts et de problèmes. L'affirmation des personnalités et de leurs spécificités, ferment initial de division, devient moteur d'un nouveau gréganisme. Des adolescents en rupture de ban, qui seraient isolés dans tel village, dénichent leurs pareils dans une grande concentration ; des mères monoparentales, mal acceptées de leurs voisins de la banlieue, se regrouperont au centre-ville, plus tolérant, où elles s'épauleront. (FORTIN.) Ces connivences, s'agrégeant peu à peu, développent une intégration d'autant plus solide qu'elle s'appuie sur un plus large potentiel de participants.

Les conséquences de ce scénario sur le suicide restent encore à l'état d'hypothèses. Elles nous aideraient cependant à expliquer qu'en Ontario non seulement le facteur d'attraction n'encourage pas le phénomène, mais qu'il pourrait bien, au contraire, l'entraver : là-bas, une hausse du facteur s'associe à une chute du suicide deux ans plus tard, par un coefficient de $r = -0,43$. La corrélation n'est pas tout à fait significative au seuil de probabilité 0,05, mais les possibilités qu'elle ouvre méritent réflexion. Le regroupement des populations y aurait moins pour effet de dissoudre une sociabilité locale, déjà fluide, que d'alimenter la nouvelle, axée non plus sur l'origine, mais sur l'affinité. Des recherches portant sur les prochaines années

9. Taux calculés d'après les chiffres de PAMPALON (1986 : 91).

10. Il est égal à cent fois le nombre des décès, divisé par le chiffre de ceux attendus chez les hommes et les femmes, en appliquant les taux du Québec selon l'âge et le sexe à la population locale.

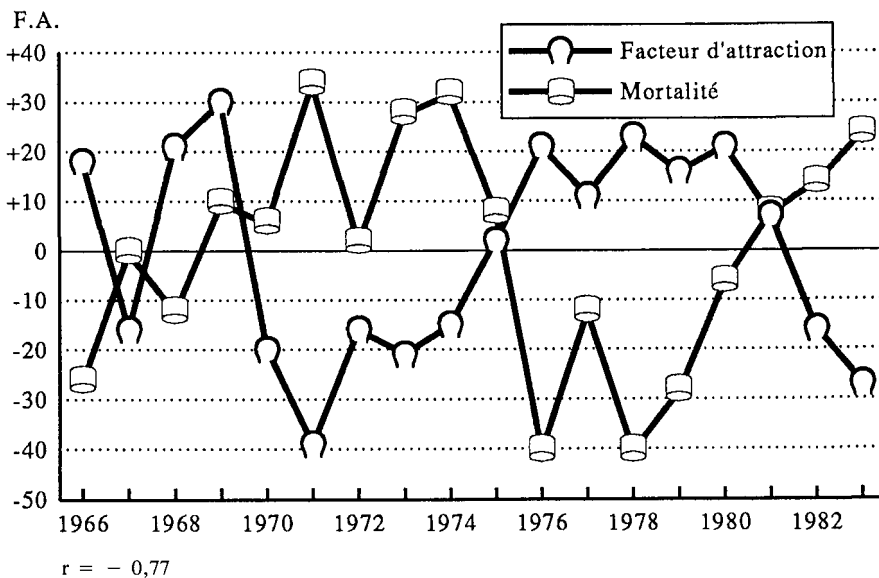
11. Calculs effectués grâce aux données de PAMPALON (1985 : 337).

permettront de dire si, passé un certain niveau, l'effet négatif du F.A. sur l'intégration sociale ne sera pas remplacé par un effet positif.

C'est aussi dans cette optique qu'il faudrait envisager la forte liaison négative entre le facteur d'attraction et, trois ans plus tard, le décès par cardiopathie ischémique ($r = -0,77$). (Graphique 9.) S'accumulent les travaux qui montrent le lien statistique entre cette mortalité et diverses causes de stress, lesquelles, d'ailleurs, varient selon le contexte socioculturel. (SOUBIRAN et CHRISTEN, p. 59-62; HENRY, p. 771-782.) D'une manière générale, les événements les plus anxiogènes se rapportent aux relations entre proches. Or, au Québec, il existe une correspondance très élevée

GRAPHIQUE 9

Variations annuelles du facteur d'attraction et de la mortalité par cardiopathie ischémique des 35 ans et plus, trois ans plus tard, Québec, 1966-1983.



entre la courbe homicides et divorces (indice de problèmes interpersonnels) et celle du décès ischémique un an plus tard, par $r = +0,78$. Les mêmes conjonctures qui entraînent une poussée des meurtres et des ruptures conjugales provoqueraient, un an plus tard, une hausse significative des morts coronariennes. Ce peut d'ailleurs être d'une manière directe ou indirecte: les tensions psychologiques amènent des habitudes de vie dangereuses pour le cœur (alcoolisme et surtout tabagisme). On récapitulera par cette séquence:

hausse du facteur d'attraction ♦ baisse des tensions
interpersonnelles ♦ baisse de la mortalité ischémique

Abordons maintenant un point auquel plusieurs auront sûrement pensé. Le facteur d'attraction se rattache globalement ici à la montée de l'urbanisation. Comment, dès lors, pourrait-il se relier à une baisse des décès ischémiques, quand ils sont justement les plus fréquents dans les régions les plus urbanisées de la province ? La même question se pose pour les homicides et les divorces qui surviennent, plus souvent qu'ailleurs, dans les zones métropolitaines.

Il est bien sûr possible que les effets indirects et à long terme du F.A. divergent de ses effets les plus immédiats, un, deux ou trois ans plus tard. Mais il convient surtout de s'interroger sur l'exacte signification d'une corrélation spatiale. Que les régions les plus urbanisées aient généralement une mortalité ischémique élevée n'autorise pas à conclure à un lien causal. Ces régions se caractérisent aussi par la richesse de leurs habitants. Or, sur la base des quarante-deux divisions de recensement où la mortalité ischémique dévie significativement de la norme, en 1974-1978, on lui découvre une corrélation de $r = -0,68$ avec l'indice de pauvreté Dépathie. (PAMPALON, 1986: 291.) En d'autres mots, plus une division est riche, plus sa mortalité ischémique est élevée. Une fois cet élément contrôlé (par régression linéaire), émerge une autre cartographie du mal, assez différente de la primitive, où il ne correspond plus guère avec l'urbanisation. Ainsi, après cet ajustement, l'Île-de-Montréal obtient un indice de décès *inférieur* au reste de la province, alors que la péninsule gaspésienne accuse un indice supérieur.

*
* *

Nous nous attendions au début de cette recherche à ce que l'effet du facteur d'attraction soit surtout visible sur le plan de l'économie. Tel ne fut pas le cas: les liaisons repérées entre le facteur et la plupart des variables économiques se sont révélées inexistantes, après contrôle d'une tierce variable pertinente. La conjoncture des emplois, des ventes, des investissements, de la production dépendent toujours plus du contexte continental, voire mondial, et toujours moins du contexte provincial. Et celui-ci importe surtout par l'intervention de l'État. Enfin, dans les relations économiques entre populations, l'effet de la distance est aujourd'hui balancé par les progrès des transports et des communications, surtout pour les échanges de marchandises.

Les suites du facteur d'attraction sont d'autant plus sensibles qu'on s'occupe du comportement social et, plus spécialement, des relations interpersonnelles. Le brassage des personnes venant de milieux différents, l'interaction entre ceux-ci, le bouleversement de réseaux interpersonnels qui en résulte, paraissent bien se répercuter sur le comportement. L'élément crucial réside dans l'émergence d'un cadre supralocal, plus permissif et plus diversifié, offrant plus d'occasions aux personnes, les délivrant de la surveillance de leurs proches. Le résultat ne semble pas, à court

terme, trop négatif pour le bonheur de vivre. Il resterait, pour porter un jugement global, à explorer les effets indirects et de longue portée. La liberté de ce nouveau milieu peut très bien, dans l'immédiat, réduire des tensions, mais elle peut aussi engendrer des comportements nouveaux qui, eux, amèneront d'autres problèmes.

Que l'effet du facteur soit plus manifeste et plus étendu au Québec qu'en Ontario nous paraît très significatif. La société québécoise pratiquait jadis une sociabilité très serrée autour de la parenté et du voisinage. Le rapprochement géographique des populations n'a pu qu'y enclencher l'ouverture des anciens réseaux et, de là, faire relâcher leur emprise, avec tout ce que cela comporte : abandon d'une éthique du face-à-face, libération et solitude des êtres, surgissement de conflits autrefois maîtrisés et de nouveaux conflits dus au brouillage des rôles traditionnels.

Daniel FOURNIER

BIBLIOGRAPHIE

- B.S.Q. (Bureau de la statistique), «La criminalité au Québec», *Annuaire du Québec 1977/1978*, p. 483-1978 511.
- B.S.Q. (Bureau de la statistique), *La situation démographique au Québec*, Québec, Publications du 1984 Québec, 242 p.
- CALDWELL, Gary et B.-Dan CZARNOCKI, «Un rattrapage raté. II. La variation à court terme», *Recher-* 1977 *ches sociographiques*, XVIII, 3: 367-396.
- CHARRON, Marie-France, *Le suicide au Québec: analyse statistique*, Québec, Ministère des affaires 1983 sociales, 10 + 221 p.
- CZARNOCKI, Dan, «Macro-time, midi-time, micro-time: Set of decompositional techniques for making 1978 historical sense out of longitudinal data», *Cahiers canadiens de sociologie*, III, 1: 21-31.
- FORTIN, Andrée, «Familles, réseaux et stratégies de sociabilité», dans: Simon LANGLOIS et François 1986 TRUDEL (dirs), *La morphologie sociale en mutation au Québec*, Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, p. 159-171. («Cahiers de l'ACFAS», 41.)
- HENRY, James-P., «La psychophysiologie des maladies du cœur», *La Recherche*, 37, septembre, 1973 p. 771-782.
- HOEY, John et al., *L'état de santé des Québécois: un profil par région socio-sanitaire et par départe-* 1987 *tement de santé communautaire*, Québec, Commission d'enquête sur les services de santé et les services sociaux.
- LEMIEUX, Vincent, *Parenté et politique; l'organisation sociale dans l'île d'Orléans*, Québec, Presses de 1971 l'Université Laval, viii + 250 p. («Droit et science politique», 2.)
- MOREUX, Colette, *Douceville en Québec: la modernisation d'une tradition*, Montréal, Presses de 1982 l'Université de Montréal, 454 p.
- PAMPALON, Robert, *Géographie de la santé au Québec*, Québec, Ministère de la santé et des services 1985 sociaux, ix + 392 p.

- PAMPALON, Robert, *La mortalité dans les régions sociosanitaires, les divisions de recensement et les principales agglomérations urbaines du Québec, 1979-1983*, Québec, Ministère de la santé et des services sociaux, 146 p. (« Études de santé », 2.)
- RACINE, Jean-Bernard et Henri RAYMOND, *L'analyse quantitative en géographie*, Paris, Presses universitaires de France, 316 p. (« SUP, Le géographe », 12.)
- REILLY, W. J., *Methods for Study of Retail Relationship*, Université du Texas. (« University of Texas Bulletin », 2944.)
- RIOUX, Marcel, « Sociabilité et typologie sociale », dans: Marc-Adélar TREMBLAY et Gérard-Louis GOLD (dirs), *Communautés et culture : éléments pour une ethnologie du Canada français*, Montréal et Toronto, H.R.W., p. 178-190.
- SOUBIRAN, André et Yves CHRISTEN, *Vaincre le stress ?*, Paris, Albin-Michel, 192 p.
- 1981
- STEWART, John Q., « Demographic gravitation: Evidence and application », *Sociometry*, XI, 1-2: 31-58.
- 1948
- YEATES, Maurice, *La grand' rue de Québec à Windsor*, Toronto et Ottawa, Macmillan/Ministère d'État aux affaires urbaines/Information Canada, xxix + 470 p.
- 1975
- ZIPF, George Kingsley, « The P_1P_2 / D hypothesis: On the intercity movement of persons », *American Sociological Review*, 11, 6: 677-686.
- 1946